

SUR L'ANONYMAT

Différence entre ce qui se dit et ce qui s'écrit. Ce qui est dit est dit, cela suit son chemin, cela est déformé, cela est attribué à quelqu'un, à un nom propre. Certains y mettent l'image du corps, mais souvent cela aussi se perd, alors ça change, on attribue encore à quelqu'un mais pas toujours. Cette attribution est vraie ou fausse, affaire de culture si on en fait un drame, cela chemine, disparaît, réapparaît. Qui l'écrira ? Le fou, le poète, l'universitaire ? Ça n'a pas d'importance, on fait vraiment trop de foin autour. Ce qui importe c'est qu'il y ait de la perte, tout écrit est perte du corps, tout écrit est côté mort. Côté jardin la parole vivante, mourante. C'est paradoxal. C'est difficile. A partir de quand une parole est-elle un écrit ?

Bien souvent un dit qui appelle un commentaire a en fait déjà statut d'écrit. L'écriture n'est pas l'écrit. La tradition orale des peuples sans écriture est de l'écrit.. Et la psychanalyse, comment se transmet-elle ?

Par ces temps difficiles, encombrés d'écriture, je pose la question :

de quel type de savoir relève le savoir analytique, est-il prélevé sur l'écume de l'écriture ou est-il un savoir gagné sur le corps dans le processus analytique ? Cette question, comme toute question contient sa réponse, mais là encore, ce n'est pas si facile. La transmission d'un savoir peut se passer de l'écriture mais sans doute pas de l'écrit, en tant que fonction d'exclusion du corps singulier, en tant que marque de la mort, en tant que fixation d'une forme.

Que signifie par rapport à ces questions la signature au bas d'un texte. D'abord un texte peut être un écrit ou simple écriture. Mais cela qui le sait ? Celui qui écrit ?

Celui qui lit? Ni l'un ni l'autre, ce seront encore d'autres. A un moment quelqu'un écrit : ce faisant il *arrête* un processus de paroles, en lui, de lui, et qui lui sont parvenues. Il produit un texte. L'écrivain prend sur lui d'arrêter, de donner une forme, une fixité formelle à des paroles. Bien sûr que cette forme lui est propre, mais il n'y a pas que lui qui parle dans ce qu'il écrit. Un seul n'est jamais la cause d'un discours. Au moins cela les psychanalystes le savent. Et en principe, ils n'ont pas à se battre sur le terrain où meurt l'artiste.

Alors pourquoi un texte - parole ou écrit, mais qui le sait? - ne peut-il être approprié par toute personne ou par tout groupe qui peut le soutenir?

Et évidemment soutenir des propos sur l'analyse implique qu'on la pratique. La parole est alors à celui qui la reprend à son compte, à celui qui en supporte les conséquences. Il en est de même du texte, et il est alors futile de se demander s'il est écriture ou écrit. Qui peut le soutenir peut en devenir le propriétaire, et y apposer son nom si cela lui chante dans sa chanson d'après-coup.

La signature du texte telle que cela se pratique en littérature par exemple appartient à une personne et ne se réfère qu'à sa famille traditionnelle, à papa, à maman. Pour l'analyste quelle drôle d'affaire. Quelle drôle de chose que de continuer encore et encore là dedans, et quelle confusion entre le nom de papa et ce qu'on appelle en théorie le "nom du père". Et pourtant certains ne manqueront pas d'évoquer à ce propos l'aussi fameuse "castration symbolique" : condiment pour toutes sauces analytiques, prétexte à toutes les acceptations de la chose établie, recette anti-révolte et utilisation cuisinière de la théorie comme suprême résistance.

L'anonymat n'est cependant pas la clandestinité. Se déprendre du leurre d'être l'indispensable et l'unique producteur, se déposséder d'un produit en acceptant de le perdre en tant que propriété privée ne signifie nullement qu'on se dérobe à être derrière un texte sous prétexte qu'on ne l'a pas signé.

Mais on peut, s'il s'agit de soutenir la vérité d'un énoncé le faire soit de sa place d'énonciateur premier, soit s'approprier cette place parce que l'on a à y mettre

de sa productivité et de son leurre, et que de là on peut, pour cet énoncé, risquer quelque chose.

Le lecteur d'un texte non signé pourra ainsi trouver toujours au moins une personne derrière un texte, au moins une, celle qui l'aura écrit, mais peut être aussi, qui sait, une foule, un ensemble. Cet ensemble peut comprendre ceux qui écrivent et ceux qui lisent, le clivage n'étant plus entre "l'auteur" et le "lecteur".

Là se pose le problème du travail et de la preuve. Dans une production théorique, dans n'importe quel écrit ou parole, le travail n'est pas garantie de vérité. Trouver est une chose, travailler une autre. Mais trouver seulement pour soi ou trouver qu'une parole entendue mérite d'être transcrite parce que c'est une trouvaille ne suffit pas. La chose trouvée n'a de statut théorique (ne pas confondre théorie et discours universitaire par pitié) que si elle est démontrable selon les lois internes au champ qu'elle interroge ou qu'elle concerne. En d'autres termes, la trouvaille doit être fondée, bien fondée, pas seulement pour soi mais pour les autres, au moins quelques autres. Et c'est ainsi que cela se passe. On trouve, l'évidence est pour soi, ensuite on cherche à trouver les preuves, les arguments, le fondement; cela constitue à proprement parler le travail. Le travail est donc en rapport avec la preuve et non avec la vérité de la chose trouvée. A ceci près que la chose trouvée ne s'avère vraie que si ce travail a été accompli. Preuves, arguments, fondement, travail ne sont pas en psychanalyse des faits d'écriture. Ça peut s'écrire, c'est tout. Et si l'on n'est pas tenu à assurer une cohérence de forme et une apparente unité par la nécessité d'une signature au bas d'un texte, il n'y a aucune exigence à ce que ce soit le même qui trouve et le même qui démontre. On peut trouver et travailler.

Trouver

Travailler

L'auteur et le lecteur pourront être tantôt séparés, tantôt être du même côté de la trouvaille et-ou du travail.

La trouvaille constitue la coupure, le travail instaure la répétition. Un discours s'origine d'une coupure,

mais *n'existe* au sens fort du terme qu'en devenant répétable.

Ainsi la psychanalyse.

Elle est coupure introduite par Freud par rapport à la pratique médicale, elle est pour nous devenue répétition de la pratique de Freud.

Et voilà comment de l'anonymat et de la question de l'écrit signé d'un nom propre j'en arrive à la répétition de la pratique de Freud, à la question du fondé singulier et du bien fondé d'une répétition de cette pratique telle qu'elle est attribuable au nom d'un.

17.3.73